



Nouvelles de la Si-Bo Family



Dernier passage à la plage Las Peñitas, 17 mai 2026

Acte VII à León

Cher-ère-s ami-e-s, chère famille, cher-ère-s ex-collègues,

Deux ans. Enfin... 23 mois pour être précis. Après tout ce temps passé au Nicaragua, à vivre sous les tropiques et sous un soleil écrasant, le moment est venu d'écrire notre dernière newsletter depuis l'autre côté du monde.

Le temps du bilan a donc sonné : celui des souvenirs, des rencontres, des découvertes, mais aussi des réalités vécues au quotidien dans ce pays qui nous aura profondément marqué-e-s. Belle lecture et à très très vite !

L'amour discret des gens du quotidien

Par Marie, 18 mai 2026

Marie & Matthieu &
les petits

J'aurais tant de choses à vous dire. Mais j'ai le cœur serré chaque fois que je pose mes doigts sur le clavier et tente quelques mots sur ces derniers mois. À l'heure où je vous écris ces lignes, nous avons déjà commencé les au revoir avec nos proches ici. Et le simple fait d'en prendre réellement conscience suffit à me monter les larmes aux yeux.

Il y a quelques semaines, notre nounou Adela a dû démissionner presque du jour au lendemain. Ici, les départs se font souvent ainsi, brusquement, sans grandes explications ni longues transitions. Sur le moment, j'ai d'abord ressenti une forme de colère. Puis très vite, cette colère a laissé place à une immense tristesse. Une sensation de vide aussi, difficile à nommer. J'avais tant de peine à le lui dire, à Adela. Comme si une pièce essentielle de notre quotidien venait soudainement de disparaître et qu'elle m'échappait.

Et puis...la vie...et ses cadeaux. Quelques jours plus tard, Adela a pu revenir ; les horaires de son nouveau travail lui permettaient de revenir chez nous les matins.

Alors nous avons vécu ces dernières semaines

un peu différemment, plus dans le moment.

Et puis, on s'est dit ce qu'on s'était tu. « Merci, merci d'avoir pris soin de mes enfants, de mon foyer, merci pour les échanges et merci aussi de m'avoir écoutée et permis d'entrer dans ta vie et de connaître ta petite-fille ».

On a alors savouré ces derniers moments un peu autrement parce qu'on avait compris ce que signifiait son absence. Et les enfants le lui ont bien rendu. Gros câlins et danse de la joie tous les matins.

À première vue, nous n'avons pourtant pas grand-chose en commun. Ni la même histoire, ni le même pays, ni les mêmes réalités. Mais partager le quotidien crée des liens que rien n'explique vraiment. Surtout, aimer les mêmes enfants finit par unir profondément ; j'aime d'ailleurs nous savoir liées à jamais par un amour commun. Et puis, Adela nous aura appris la dévotion : cette présence discrète mais entière et cette capacité à prendre soin des autres et à les aimer. C'était ça aussi le Nicaragua, créer des liens au-delà des frontières en transcendant un peu nos propres conditions.

Fragments de vie de nos trois derniers mois

L'amour discret des gens du quotidien

Vivre à León

Quand le quotidien raconte ce que la politique tait

L'association et notre mission au sein de Mary Barreda

Résister en s'adaptant

Dernières actualités

Le bilan – vos questions

Bonus : Le dernier commentaire de Faco



Tous à la plage avec les copains ! mai 2026

Vivre à León

Quand le quotidien raconte ce que la politique tait

Par Matthieu & Marie, 5 mai 2026

En raison du climat politique complexe, depuis notre arrivée il y a deux ans, nous avons vu le Nicaragua changer par petites touches. Certaines porteuses d'espoir, d'autres plus préoccupantes, mais toutes très présentes dans la vie de tous les jours.

Quelques jours après notre arrivée à León, en août 2024, le gouvernement nicaraguayen décidait de fermer du jour au lendemain quelques 1'500 organisations non gouvernementales. A peine quelques mois plus tard, la création d'une « co-présidence » entre l'actuel Président et sa femme a vu le jour, concentrant encore un peu plus le pouvoir. Le mandat présidentiel est passé de 5 à 6 ans. Dans les rues, et parfois sur les profils Whatsapp de nos nouvelles connaissances, flottait souvent le drapeau rouge et noir du *FSLN* (Front sandiniste de libération nationale), le parti au pouvoir depuis 2006. Au travail, les nouvelles lois concernant les organisations à but non lucratif, désormais soumises à un contrôle permanent et à une grande incertitude, ont engendré pas mal de travail supplémentaire. Pourtant, nous n'entendions jamais personne s'en plaindre.

Petit à petit, nous avons compris que certains silences n'étaient pas de l'indifférence, mais une manière de se protéger. Que le drapeau rouge et noir affiché devant une maison, accroché à une moto ou mis en photo de profil n'était pas toujours un acte de conviction politique, mais parfois une forme de précaution. Dans ce climat paralysant, la méfiance semblait s'être installée dans les habitudes quotidiennes, jusque dans les conversations les plus ordinaires. On ne compte pas le nombre de fois où l'on nous a dit « (...) mais ça reste exclusivement entre nous ». Et derrière cette prudence omniprésente se dessinait aussi une autre réalité, moins silencieuse celle-ci, celle des difficultés économiques qui traversent le quotidien de nombreuses familles nicaraguayennes.

En effet, nos voisin·e·s et nos ami·e·s à León nous racontent une histoire que les rapports officiels peinent à capturer. Pour le FMI, tout semble aller pour le mieux avec une croissance projetée autour de 4 % pour 2025. Pourtant, quand nous montons dans le taxi de notre ami habituel, Carlos, le discours est tout autre. Lui parle d'une inflation de 20 %. En épluchant nos propres comptes entre l'automne 2024 et décembre 2025, nous avons constaté une inflation réelle de 15 % sur nos besoins essentiels (eau, gaz, électricité, transport). La « *Canasta Básica* », ce panier type de produits de base défini par l'OFS, est devenue pour beaucoup de familles un horizon inatteignable, son coût dépassant désormais le salaire minimum moyen.



Cette pression économique, couplée à un sentiment d'essoufflement, alimente une ombre qui plane sur chaque discussion : la migration. Officiellement, les départs massifs observés depuis 2021 se poursuivent, alimentés par les difficultés économiques et le climat politique. Et dans l'intimité des foyers, c'est une réalité brûlante. Nos ami·e·s en parlent de plus en plus comme d'un projet concret. Ils n'en par-

lent pas de gaieté de cœur, mais ils se demandent si ce n'est pas une nécessité. Oui, vraiment. Ils visent le Costa Rica, le Guatemala, les Etats-Unis, ou plus loin encore, l'Espagne. Ici, ils voient les prix monter plus vite que leurs salaires, leurs économies fondent, leurs perspectives se réduisent, et la décision de quitter la terre natale devient, pour beaucoup, la seule issue logique pour assurer un avenir à leurs enfants. Là aussi, on ne compte plus les fois où l'on nous a confié : « *Jamais je n'aurais envisagé de me séparer de mes enfants pour partir travailler ailleurs.* »

L'année a également été marquée par les contrecoups de la crise vénézuélienne. Les tensions là-bas commencent à ricocher jusqu'ici, ou commencent à naître des sentiments d'insécurité mais surtout un impact économique. Le Nicaragua, étroitement lié à son allié du sud, a senti le vent tourner, entraînant des frictions diplomatiques et surtout, une insécurité d'approvisionnement en pétrole, et donc une pression supplémentaire sur les prix.

Pourtant, il serait injuste de ne peindre qu'un tableau sombre. Tout n'est pas à jeter, loin de là. Le pays avance sur des fronts essentiels. Les indicateurs de santé publique, salués par des organisations comme l'OMS, montrent une amélioration constante de la couverture médicale en zone rurale. Les infrastructures routières continuent de se moderniser, désenclavant des communautés entières et facilitant le commerce local. L'accès à l'éducation, bien que perfectible, reste une priorité nationale qui porte ses fruits dans les nouvelles générations. À León, la fierté locale s'est cristallisée autour du nouvel hôpital, une infrastructure moderne qui améliore réellement l'accès aux soins pour des milliers de personnes. Lorsqu'on en a discuté avec nos amis médecins Carlos (oui, encore un) et sa femme, on a juste été impressionné·e·s : 4 lits par chambre maximum, chacun avec son fauteuil couchant pour les proches, matériel médical à la pointe, un nombre de personnel soignant par patient plus élevé que chez nous, cafétéria et salle de conférence hyper moderne. Wouah, nous qui avons connu l'ancien hôpital, bah on a été bluffé·e·s. Et comment ne pas mentionner la ferveur qui a saisi la ville lors de la victoire des Leones de León au championnat de baseball !? On se serait cru à Fribourg le 30 avril ! (p.s. : **ici, c'était Fribourg !**)



L’association et notre mission au sein de Mary Barreda

Résister en s'adaptant

Par Marie, 19 mai 2026

Lors de nos débuts en août 2024 au sein de Mary Barreda, il a très vite fallu faire preuve de créativité et de souplesse afin de poursuivre les projets en cours.

Ce qui m’a le plus surprise durant cette période, c’est qu’aucune collaboratrice n’exprimait le moindre avis politique ou reproche envers le gouvernement. Toutes cherchaient plutôt des solutions pour s’adapter aux nouvelles lois encadrant les ONG. Depuis septembre 2024, chaque projet de l’association doit être associé à un ministère (santé, éducation, famille, justice, etc) et approuvé par celui-ci avant de pouvoir être mis en œuvre. Cela a entraîné une charge administrative énorme pour l’équipe de Mary Barreda : échanges de documents, validations, courriels, révisions...

Malgré les nouveaux défis administratifs que les organisations rencontrent, nous continuons à aborder des enjeux profonds et actuels, souvent intégrées à des activités éducatives ou communautaires, afin de préserver la sécurité de l’équipe et des bénéficiaires. Auparavant, l’équipe de Mary Barreda était beaucoup plus présente dans les médias comme la radio ou la télévision nationale avec souvent des messages accrocheurs et plus revendicateurs. Même les anniversaires de l’association, autrefois de grands événements de visibilité et de recherche de fonds, sont désormais célébrés de manière plus intime...



Rencontres entre les référents familiaux et leurs enfants pour renforcer les liens intrafamiliaux, décembre 2025

Mais, le plus grand défi auquel Mary Barreda a dû faire face ces deux dernières années reste le retrait de nombreuses organisations donatrices du Nicaragua. Depuis août 2024, trois de nos six principaux bailleurs — tous européens — ont retiré leurs financements du pays. Les raisons sont diverses. Ces décisions prises outre-Atlantique ont pourtant des conséquences directes sur l’équipe de Mary Barreda et sur les projets en cours.

Aujourd’hui, la diversification des financements est devenue un véritable outil de survie organisationnelle. Et dans ce contexte, nous avons malgré tout réussi - non sans difficulté - à obtenir le soutien de deux nouveaux donateurs, l’un suisse et l’autre allemand. Leurs financements concernent toutefois des projets plus modestes que les précédents. Cela a entraîné de nombreuses discussions internes sur la manière de réorganiser les équipes. Je n’ai pas toujours été associée à ces échanges, que j’imagine parfois tendus. À ce jour, aucune collaboratrice n’a cependant dû être licenciée.

Grâce à notre portefeuille de projets et à notre registre de donateurs potentiels, nous avons pu élaborer de nouvelles propositions en cherchant à mobiliser les quelques organisations encore présentes au Nicaragua, souvent des fondations privées européennes (Allemagne, Pays-Bas, Suisse, Autriche).



Moments de détente et d’échanges entre les parents et leurs enfants, décembre 2025

Comme je l’ai confié à mes collègues lors de ma *despedida*, je ne vis pas la fin de cette mission comme une véritable fin, plutôt comme le commencement de quelque chose de plus grand. Ces deux années ont permis de construire des relations de confiance, de mieux comprendre les réalités du terrain et de poser des bases solides pour la suite. C’est en ce sens que je parle d’un commencement.

Je souhaite continuer à faire vivre les liens créés entre Mary Barreda et les nouveaux bailleurs, notamment le partenaire suisse, afin de poursuivre cette collaboration au-delà de notre mission. J’aimerais pouvoir rester un point de contact, soutenir la continuité des projets amorcés et contribuer, même à distance, à la mise en œuvre du nouveau plan stratégique 2026-2028. J’espère de tout cœur revenir un jour au Nicaragua et retrouver une *oficina* pleine de vie, portée par de beaux projets et un peu moins d’intervention étatique. Je le leur souhaite sincèrement.



Atelier de sensibilisation au travail infantile et son lien avec la violence basée sur le genre, décembre 2025

Dernières actualités

Le bilan – vos questions

21 mai 2026

Pour nous aider à faire le bilan de notre aventure comme il se doit, nous avons invité notre groupe de soutien à nous envoyer toutes leurs questions sur le projet, le Nicaragua, notre quotidien là-bas, nos ressentis, etc... Et ils ont répondu... en masse (plus de 160 questions) ! Face à cet enthousiasme, nous avons dû les regrouper et faire un choix difficile et sélectionner une poignée de questions parmi toutes celles reçues. Un immense merci à chacun d’eux pour cette participation aussi généreuse que touchante. Place maintenant aux réponses ! (PS : on espère ne pas avoir répondu trop à côté et lisez bien, ils se pourraient que quelques scoops s’y cachent !)

Dans 10 ans, qu’est-ce que vous aimeriez que vos enfants aient gardé de leur expérience au Nicaragua ?

Qu’ils sachent qu’ils ont été capables de mener une vraie vie de petit Nica, qu’ils ont été aimés et qu’ils ont manqué à beaucoup de leurs *compañeros* de la *escuela*. Qu’ils sentent cet amour du bout du monde et que cela leur donne de la confiance dans leur choix et dans la poursuite de leurs rêves. Je me souviendrai toute ma vie à 16 ans quand ma sœur d’accueil aux USA m’avait dit au moment de se quitter « Tu lèveras les yeux vers le ciel et tu penseras à moi. Les mêmes étoiles veillent sur toi comme sur moi ». Je crois que je pense à elle et ce qui nous lie chaque fois que je regarde les étoiles. Alors j’espère qu’eux aussi en regardant le ciel, auront une pensée pour leurs ami-e-s du bout du monde et qu’ils la percevront comme un cadeau.

J’aimerais aussi qu’ils considèrent cette expérience comme une porte ouverte sur le monde, dans laquelle ils ne sont pas obligés de s’engouffrer, que ce choix leur appartienne, mais qu’ils sachent qu’elle existe et qu’on en revient, quand on ose la franchir, je crois, quand même toujours un peu grandi. Et plus concrètement, j’espère qu’ils garderont cette chaleur des latinos, qui embrassent, prennent dans les bras facilement.... Et peut-être quelques mots d’espagnol !

Quel a été le moment le plus fort ? Et le plus pénible ?
Et maintenant avec le recul, qu’est-ce que ça vous a appris ?

- **Le moment le plus fort** : Le jour où Theo et Emilien se sont mis à sautiller, chanter et crier à l’idée de revoir Adela notre nou-nou, alors qu’on pensait déjà lui avoir fait nos adieux.

- **Le moment le plus pénible** : La semaine de notre emménagement à León (donc la 1^{ère} semaine d’août 2024). Clairement LA semaine teste :

Le déménagement : Les déménageurs ne sont pas venus à l’endroit et heure convenue. Résultat : gestion de crise dans le stress, en terre inconnue donc avec aucun contact pour nous aider, deux enfants de 1.5 et 3 ans... la 1^{ère} galère.

L’épreuve hospitalière : Theo est hospitalisé 3 jours pour suspicion de dengue (je vous passe les détails des conditions : murs fissurés, 15 patient-e-s dans la même chambre, du sang par terre, des cafards dans les murs, dans les lits, partout...). Et au retour de l’hôpital, c’est Emilien qui tombe malade. Court (24h), mais intense (grosse fièvre, vomissements, etc.) --> vous vous en doutez, on a choisi de rester à la maison cette fois-ci ! :). Je précise : C’est LA seule mauvaise expérience que nous avons eu ici – le système de santé est plutôt bon globalement !

L’inondation : Deux jours après, un des lavabos de la maison explose. Immense inondation à l’intérieur. On ne savait pas encore où couper l’arrivée d’eau. Heureusement que le gardien du quartier était là pour nous aider. C’est aussi là qu’on a compris qu’on allait avoir quelques péripéties avec la maison...

Bloqué à l’extérieur de la maison : Le bouquet final : je pars chercher les enfants à l’école. Au retour, impossible d’ouvrir la porte... La serrure était coincée (enfin cassée). 2h à attendre qu’on nous répare la porte dehors sous 35°, sans eau, avec les enfants...

À cet instant précis, loin de nos proches, je me suis honnêtement demandé ce qu’on faisait là. Dans un contexte qui me semblait extrême, ou du moins pour lequel je n’étais pas autant préparé que je ne le pensais. Quelles combines allaient bien encore nous arriver ? Elles sont arrivées, bien entendu, mais nous avons su mieux nous organiser et y faire face (non sans quelques mots bien sentis...).

De ce que je retiens de nos galères, c’est que oui, par rapport à ce qu’on a vécu habituellement en Suisse, c’était intense, mais qu’on a toujours fini par s’en sortir. Et qu’il faut relativiser nos problèmes: on ne peut pas dire qu’on a réussi à vivre comme la plupart des Nicaraguayen-ne-s, car nous étions clairement des privilégié-e-s (revenus, maison, conditions de vie, etc.). Au final, nous avons certes fait preuve d’adaptation et de résistance, et j’en suis fier, mais ce n’est rien par rapport à ce que les gens vivent ici au quotidien. Nous avons nos problèmes en Suisse, mais ils sont à relativiser : ici, ils sont, de mon point de vue, beaucoup plus tangibles, plus concrets. On parle de problèmes du type : que va-t-on manger demain ? Comment payer l’eau et l’électricité ? Quelle tôle vais-je utiliser pour me protéger de la pluie ? Il pleut, donc je ne peux pas sortir (boue, maladie, danger), etc...

Comment va Carlos ?

Cette question est tout de même revenue trois fois ! Carlos va bien. Carlos représente tout ce que j’aime dans notre aventure nicaraguayenne. C’est un conducteur de taxi de 60 ans qu’on a rencontré par hasard quelques jours après notre arrivée à León et qu’on n’a plus jamais quitté. Il a suivi du coup toutes nos péripéties, c’est lui qu’on appelait pour aller visiter des maisons à nos débuts, lui qui nous a emmené·e·s à l’hôpital pour Theo, lui qui était présent lors de mon premier jour à Mary Barreda et qui m’a aidée à me tranquilliser ce jour-là, c’est devenu le fidèle compagnon des courses du mardi de Matthieu, celui qui venait nous chercher à 11h00 tapantes les samedis après notre cours de salsa. C’était aussi le meilleur ami de Theo qu’il a invité à ses 2 ans à la plage. Bref, Carlos a tout suivi, tout entendu, tout partagé. C’est aussi la personne avec qui on a eu tellement de discussions profondes sur l’écologie, le patriarcata, Trump, le socialisme. On n’était pas souvent d’accord mais les discussions en voiture ont cela d’unique qu’elles te permettent de dire le fond de ta pensée sans devoir affronter le regard de ton interlocuteur, si proche pourtant. On s’est confiés beaucoup de choses et c’est vraiment devenu un ami. Vous imaginez bien du coup qui est venu nous chercher à la maison après l’avoir vidée et nettoyée lors de notre dernière journée à León...

Qu'est-ce qui vous a le plus manqué de la Suisse, et qu'est-ce qui vous manquera le plus après votre départ du Nica ? Qu'est-ce qui vous manquera le moins du Nica?

Ce qui m'a le plus manqué de la Suisse : La famille, les copains, cette chance d'avoir tout à portée de main, et évidemment mon aspirateur.
Ce qui me manquera le plus du Nicaragua : FACO, évidemment ! Mon meilleur ami nicaraguayen ! Et puis cette forme de spontanéité qu'ont les gens (on vous a déjà dit qu'Emilien et Theo sont devenus amis avec les cantonniers et qu'ils montaient dans leur camion tous les lundis et vendredis ?). Et finalement, le temps passé avec les enfants (et oui, je suis conscient qu'en Suisse ça sera différent).
Ce qui me manquera le moins : Les moustiques, l'invasion de fourmis dans la cuisine, la poussière et cette chaleur infernale. Je n'aurais jamais pensé être autant marqué par celle-ci, mais 40° pendant trois mois, avec des pics à 45° et une humidité oscillante entre 40 et 75 %, ont eu raison de ma résistance.

La plus grande fierté de chacun·e et qu'est-ce qui est le plus différent en vous en rentrant ?

Matth : Hum, ma plus grande fierté est probablement d’avoir osé sortir de ma zone de confort et de notre routine bien établie en Suisse. Quitter un job reconnu et renoncer à un certain confort avec deux jeunes enfants, ceci a déjà été une sacrée étape pour moi !

Pour ce qui est du changement, je ne crois pas avoir trop changé, en revanche je pense avoir découvert être plus résistant que je ne le pensais. Après les 3 premiers mois, j’étais persuadé que je n'arriverais pas à aller au bout de la mission. Mais en mettant bout à bout nos expériences et en redéfinissant continuellement nos priorités, cette aventure nous a permis de nous recentrer sur l’essentiel : notre famille, le clan des SiBo.

Emilien et Theo : Clairement la facilité qu'ils ont eue à s'adapter, à s'intégrer, à se faire de nouveaux amis, ainsi que leur apprentissage de la langue. Et surtout, l'amour qu'ils ont reçu, mais surtout celui qu'ils ont donné. Juste magnifique.

Marie : Je ne ressens pas forcément de fierté. Je suis surtout reconnaissante d’avoir eu la chance de vivre une vie pleine ici au Nicaragua. Avoir pu construire une routine avec nos habitudes. Avoir rencontré des moments de joie, de galère, d’amitiés, de remise en question, la vie en somme. Et cette vie nicaraguayenne parsemée de voyages extraordinaires en famille qui nous ont encore mieux permis de cerner la région. C’est irréel pour nos proches ici d’imaginer qu’on ait pu autant voyager – et cela me fait mesurer encore plus la chance qu’on a. Pour le changement, je me sens peut-être plus « complète » car j’ai réalisé l’un de mes projets de vie, celui de vivre à l’étranger en famille. Et que j’en ai pour 10 ans à parler du Nicaragua, du socialisme, etc, etc.

Quel impact cette aventure a eu pour vous concernant l'importance de la famille élargie ?

Dans notre petit entourage à León, en moins de 2 ans, on a vu tellement de familles devoir se séparer d'un parent ou accueillir une personne de la famille élargie (souvent des enfants dont les parents partent travailler à l'étranger et sont confié·e·s à un membre de la famille). J'ai notamment beaucoup échangé à ce sujet avec une très bonne amie ici qui s'occupe de sa nièce depuis maintenant 3 ans (la maman partie aux USA était censée la faire venir mais avec tous les changements politiques, ce n'a pas pu être possible.) Cela soulève évidemment tout un tas de questions mais je suis toujours admirative de leur capacité à s'adapter, à essayer de faire au mieux pour tout le monde.

A titre personnel, j'ai toujours considéré mes neveux et nièces comme mes enfants. Ça m'est venu très naturellement dès la naissance de ma première nièce. Mais cette expérience m'a encore plus convaincue dans l'idée de vouloir voir mes enfants grandir près de leurs cousins et cousines. Pas seulement pour les bons moments, pour les moments plus compliqués aussi. Ceux où on n'est pas d'accord, mais où on trouve des solutions pour pouvoir continuer ce « vivre ensemble ». Notre expérience au Nicaragua, je sais qu'elle leur a aussi beaucoup apporté, à mes neveux et nièces ; ils sont venu·e·s nous trouver, ont posé beaucoup de questions et surtout, ils ont vécu avec nous les galères et les joies du quotidien. Et par-dessus tout ils nous ont accueillis chez eux, lors de notre rentrée en Suisse et ont pris soin de nous en partageant leur espace, leurs parents et leur vie avec nous. Cette expérience, c'est aussi un peu la leur. Du coup, rentrer en Suisse et aller vivre proche d'eux, c'est assez vite imposer comme une évidence.

Ce que j'adore aussi au Nicaragua, c'est quand une personne te présente « une sœur ou un frère », ce n'est pas forcément biologique, c'est souvent un cousin·e avec qui tu as grandi, parfois dans la maison familiale avec les grands-parents ou des voisins très proches.

Et puis, il y a les amis qui sont la famille. La naissance du fils de notre meilleure amie qu'on a vécu avec beaucoup d'émotion depuis le Nicaragua et les larmes de Matthieu quand on lui a demandé de devenir le parrain de ce petit ange. Ça, c'est la famille, quand la distance renforce les liens. Et comment ne pas évoquer nos ami·e·s qui sont venu·e·s nous trouver ici et avec qui on a littéralement tout partagé jusqu'à notre lit, les réveils matinaux des deux monstres, les crises, la chaleur, mais bien sûr et surtout des rires et de l'amour !

Que pensez-vous avoir apporté à vos ami·e·s du Nica et que vous ont-ils apporté ?

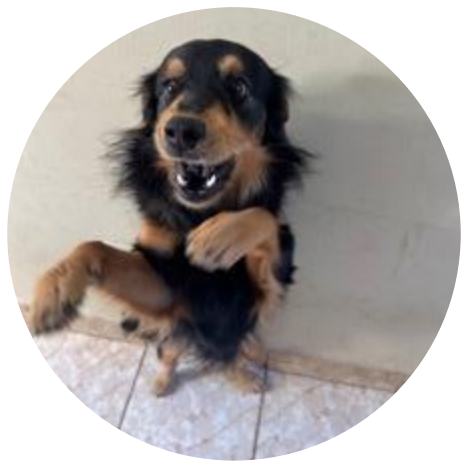
Leur spontanéité, leur flexibilité et leurs manières de gérer les problèmes ou plutôt d'être centré·e·s sur la recherche de solutions et surtout de profiter de chaque instant. Ça c'est ce qu'ils nous ont apporté. « On est en galère de véhicule pour aller à la plage, et bien, entassons-nous tous à l'arrière d'une camionnette ! On n'a pas pris nos maillots de bain, ou on n'en a juste pas, mais on passe par une rivière, et bien, allons-y en habits, ils sécheront bien vite. » Lors de notre dernière virée avec nos ami·e·s, nous nous sommes rendu·e·s dans un parc où l'on pouvait faire de l'escalade. Personne n'en avait jamais fait. Tout le monde a essayé, à pieds nus, en jupe, ... La grand-mère de Luisito amputée d'une jambe a même demandé si on pouvait la faire monter en haut de la tour...

A l'école des petits, c'est pareil. Tout le monde tire à la même corde. On souhaite organiser une petite fête de départ avec les 2 classes réunies d'Emilien et Theo. On réarrange l'espace en un rien de temps. Nos ami·e·s, parents d'autres enfants, se pointent pour venir donner un coup de main. Les parents, les maitresses, les auxiliaires, on ne sait plus trop qui est qui. Mais la pinata est déjà installée et les cris des enfants surgissent déjà. Alors que 15 minutes auparavant, je me demandais comment on allait réussir à nourrir et abreuver tous ces petits monstres.

Quant à ce qu'on leur a apporté, j'espère peut-être une autre manière d'appréhender le couple. Ici, les rôles sont encore très genrés. Je dis « encore » car la société change et tend vers une revalorisation de ces rôles et que c'était d'ailleurs une thématique récurrente chez Mary Barreda. De plus, ici la jalousie est souvent perçue comme une preuve d'amour socialement valorisée. Et malheureusement par conséquent souvent le contrôle, et tout ce qui s'en suit. Évidemment que cela existe aussi en Suisse mais c'est moins généralisé. Toutes mes copines paraissaient toujours surprises que Matth et moi vaquions chacune à nos occupations sans forcément l'approbation de l'autre. Cela a mené à pas mal de discussions entre nous. Et le simple fait d'en parler, peu importe finalement les avis, permet de mettre les choses en perspective et ça ne peut que faire du bien !

Le dernier commentaire de Faco

Traduction des aboiements par Matthieu



« *Hola la familia y los amigos!*

Voilà, c'est la dernière fois que vous allez lire la traduction de mes aboiements dans une newsletter. La última ! J'espère que je vais vous manquer. En tout cas, je peux vous avouer que c'est déjà le cas pour les quatre compères qui se sont occupé-e-s de moi pendant ces deux ans. Surtout les moins grands... Ceci dit, ça fait deux mois qu'ils me demandent de venir en Suisse avec eux. J'ai

beau leur expliquer par A+B que vivre dans un appartement, sans accès direct à mon jardin et terrain de foot privé, sans pouvoir gambader librement partout, et surtout devoir supporter le froid - bah non merci ! Mais rien à faire, ils insistent. Et moi, je dois leur répéter ça encore et encore. Je n'en peux plus. Je vais finir par aboyer en suisse-toto si ça continue !

Mais bon, il faut bien dire qu'ils vont me manquer, cette équipe ! Par exemple, la Marie à qui j'adorais particulièrement agripper la jambe (ma petite étreinte spéciale), et qui de temps en temps me promenait en mettant ma laisse à l'envers. Oui oui, à l'envers... Ay, qué vergüenza - la honte que je me tapais, mais je n'osais rien dire... Et puis il y avait Matthieu. Lui, c'était mon coach personnel. Tous les matins, il s'excitait comme un chiot à me donner mes croquettes, remplir mon eau, me brosser, lancer une machine à laver, tout ça en même temps. Un vrai multitareas. Quant à Emilien... comment dire. Lui, il voulait jouer avec moi à 6h30 du matin. Seis y media. Mais moi, à cette heure-là, je dors. Je suis un chien, pas un coq. Je le regardais avec mes yeux mi-clos, genre : « Petit, laisse-moi vivre. » Mais il insistait, il me lançait une balle, un bâton, un caillou, n'importe quoi. Alors je me levais, je faisais semblant d'être motivé, et je retournais dormir dès qu'il avait le dos tourné. Et puis Theo... Ah, Theo. Lui, il me caressait comme si j'étais sa peluche préférée. Je vous laisse imaginer comment il peut être doux avec sa peluche.... Mais bon, j'acceptais. Parce que j'ai un corazón gigante.

De ces deux ans passés avec eux, je vais garder des souvenirs incroyables. Les premiers jours à la maison où j'ai dû expliquer à Theo et Emilien que j'étais un chien (et rien qu'un chien, pas un chat ni un oiseau) avec pour seule et grande responsabilité de garder la maison, et qu'il fallait faire doucement avec moi et les animaux en général. La leçon a mis un petit moment à rentrer, mais on y est arrivés. Poco a poco. La fois où je suis tombé malade et que Matthieu a cru que je m'étais fait mordre par un serpent – Tech le niveau de stress dans la maison ce jour-là, mes aïeux mes aïeux... Et la première fois où j'ai rencontré Bonnie, le chien des amis de quartier d'Emilien et Theo, qui est lui-même devenu un grand ami. Une rencontre comme on en fait peu dans une vie de chien. On a couru, joué, aboyé, partagé nos histoires. Un vrai frère de quartier. Theo parle souvent de lui maintenant, et croyez-moi, quand Theo parle d'un ami, c'est que cet ami compte vraiment.

Et puis il y a eu LA grande question qu'on m'a posée très sérieusement: avec qui j'aimerais rester lorsque la famille rentrerait en Suisse ? J'ai répondu spontanément : ¡Pues claro ! Ben Adela, notre niñera à Theo, à Emilien et à moi-même. Quelle question stupide ! Depuis qu'elle m'apporte des restes de gallo pinto et de pain le matin et qu'elle me gratte derrière les oreilles exactement comme il faut, c'était réglé dans ma tête. Adela, sera ma nouvelle maison. Et ma maison, c'est ici, au Nicaragua, sous mon soleil, sur mon terrain.

Ces deux ans, c'était aussi ça : des visites, des gens qui passaient, qui repartaient, la maison toujours un peu en mouvement. Des amis, des familles, des Nicas, des Suisses qui débarquaient avec leurs grands yeux et leur crème solaire. Chaque fois, je faisais mon travail : j'aboyais pour signaler l'arrivée, puis j'acceptais quelques caresses. Honnêtement ? Pas un mauvais deal.

Mais là, quelque chose a changé dans l'air. Je le sens moi, les chiens on sent ces choses-là. Les valises qui réapparaissent. Les cartons. Les au revoir qui s'étirent. Les enfants qui courent encore partout, mais avec quelque chose de différent dans les yeux: cette petite lumière un peu floue, entre l'excitation du retour et le poids de ce qu'on laisse. Emilien court partout mais qui s'arrête parfois subitement, comme s'il voulait fixer le jardin dans sa mémoire. Theo qui est venu me faire un câlin hier soir, sans raison. Juste comme ça. Silencio. Et moi, je n'ai pas aboyé.

Parce que des fois, il n'y a rien à dire.

Les enfants, eux, restent au centre de tout. Ils disent au revoir à leurs amis, à leurs profs, à leurs voisins. Ils font des dessins, des câlins, des promesses. Ils courent partout, ils rient, ils pleurent un peu aussi. Un poquito. Ils sentent que quelque chose change. Ils ont le cœur un peu lourd, même s'ils ont hâte de retrouver les grands-parents, leurs cousins et leur fameux chocolat. Et moi, je les regarde, le cœur serré. Parce que je les ai vus grandir ici. Je les ai vus tomber, se relever, apprendre l'espagnol, se faire des amis, découvrir l'océan, les volcans, les mangues, les moustiques (surtout les moustiques). J'ai aussi vu Marie et Matthieu jongler entre travail, famille, organisation, chaleur, fatigue, envie de rentrer en Suisse... et continuer quand même. Toujours - et jusqu'au bout.

Les visites des amis s'enchaînent pour les dernières embrassades, certain.e.s repassent plusieurs fois on dirait. C'est touchant de voir tout l'amour qu'ils laissent ici au Nicaragua. Il y a deux ans cette famille est arrivée ici avec ses valises, des questions et une envie de découverte, et elle repart avec des réponses, des souvenirs plein les poches, et - j'ose le croire - un petit morceau du Nicaragua collé quelque part au fond du cœur. Et moi, je vais reprendre mes rondes, surveiller le terrain, aboyer sur les chiens et motos, et attendre qu'Adela m'apporte mon gallo pinto du matin et me gratte sous le cou, tout en restant le gardien de vos souvenirs Nica.

Je vais penser à vous, les quatre. Promis.

Prenez soin de vous là-bas dans votre froid que vous semblez apprécier. Embrassez vos proches, retrouvez vos ami-e-s, et de temps en temps, quand vous entendrez un chien aboyer quelque part dans la rue, pensez à moi.

Alors, pour la dernière fois...

Un grand léchouillage à toutes et à tous.

Con mucho amor,

*Faco
Avec toute mon affection canine 🐾 »*

Faco, le
chien

Et voilà... Ce dernier paragraphe sonne la fin de nos newsletters. Pas encore tout à fait la fin du projet, comme vous l’aurez compris, il nous reste encore un petit mois de travail à distance, mais on s’en rapproche rapidement.
On voulait encore tous vous remercier pour votre soutien, vos conseils, vos messages, vos dons, et tout le tralala que vous avez fait pour nous accompagner jusqu’à l’autre bout du monde.
On rentrera avec quelques affaires en moins (notamment une poussette (oui - oui !), des jeux, des habits laissés là-bas) mais surtout avec énormément de souvenirs, de nouvelles amitiés et une richesse humaine qui nous aura changé-e-s.

PS : Vous faites quoi demain ?

Nos wachamos

Les Si-
Bo